

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 46

Artikel: L'homme seul
Autor: Amstein, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215946>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

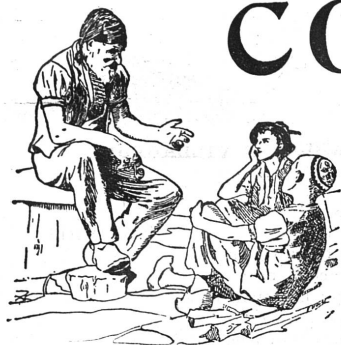
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

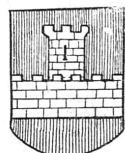
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement

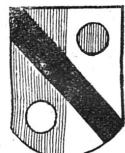
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration.
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 13 novembre 1920. Armoiries communales (Mérine). — **LO VILHIO DÈVESÀ** : Lou gros Zidore (Djan Dzatye). — L'homme seul (C. Amstein). La vieille pendule (J. Petit-Senn). — Il a sonné neuf !... (O. D.) Tableaux villageois (Jean des Sapins). — Le nouveau capitaine (O. D.) — Français valaisan (M. G.) — FEUILLETON : Fille des champs (Dr Chateletain).

ARMOIRIES COMMUNALES



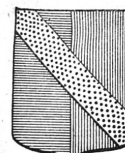
Dommarin fut jadis un bourg fortifié, ce qui explique pourquoi cette commune a adopté en souvenir du passé un écusson traversé horizontalement en son milieu par un mur d'argent crénelé, du centre duquel s'élève une tour aussi crénelée. Le fond de l'écu est rouge. Ces couleurs, rouge et blanc, sont celles du chapitre de Lausanne qui jadis fortifia Dommarin.



Duillier. — Les armes de cette commune sont divisées verticalement en deux parties égales : rouge et blanche, une barre large noire traverse obliquement l'écu du côté de gauche à droite et de haut en bas. Sur la partie blanche et en dessus de la barre se trouve un disque rouge et sur la partie rouge, en dessous de la barre, se trouve un disque blanc. Ces armoiries figurent déjà sur un sceau du dix-huitième siècle.



Echallens porte dans ses armoiries un arbre vert dont le tronc est rouge sur un fond d'or. Cet arbre est vraisemblablement un chêne, car on le voit quelquefois « fruité » de glands. Ces armes figurent sur des sceaux des seizième et dix-septième siècles, et sur le fronton de l'Hôtel-de-Ville du bourg.



Ecublens a eu l'heureuse idée de reprendre les belles armoiries des nobles d'Ecublens. Cette commune n'en est pas moins animée de sentiments très démocratiques. Ces armoiries consistent en un écu divisé verticalement en deux moitiés rouge et bleu, une large bande d'or oblique de gauche à droite et de haut en bas traversant l'écu en biais.

Eclépens. — Cette commune ne possède pas d'armoiries; mais elle a utilisé un sceau du dix-neuvième siècle sur lequel on distingue une barque à fond plat chargée d'une « fuste ». Ce sceau rappelle qu'au commencement du siècle dernier, les habitants d'Eclépens voituraient les vins de la Côte, de ce vignoble à Entreroche, d'où ils étaient, par le canal de ce nom, dirigés sur Yverdon et de là en Suisse allemande. (Ruchet, sceaux communaux vaudois.)

Mérine.



LOU GRO ZIDORE

Patois kuetzou, Fribourg.



tiif inke l'yret on fié lulu, on fameu et on kränou type. Y paret ke l'y avé-z-à ouna nourice dau premi nimerò, ka l'yret bâti soudain avuey dé-z-épaulé karâyé, dé bré kemin dé palantzé, et dé kusset kemin dé bouratyeyré. L'y aré pu ringâ sein sé geinna avuey Samson o bin Goliath.

Sti Zidore alavé d'yerçon de sé de lé et fazey lou travail dé katrou. Kan y l'y alavé arâ, y portavé la tzeru o bin l'erse su son-n'épaula dérey lè tza-vau. Y sé geinnavé pa dè portâ à la kâva on bosset dè dou cin litre. Se lou martzau l'y avey à fêrâ on tza-vau mô kemoudou, y fazey arouva Zidore. Stisse kan l'y avey akrotchy on pi, lou lèssivé pa rékore. A la kaserna y abadavé pè lè-z-échy on kanon dè ouète. Lou gaillâ sé tzergyvè ouna raya dè tzezin dè fè en lou bouc te l'è...

On yâdzou ke vuerdâvé lè vatzé, on dzounou bâ s'yret betâ à rouvâ la klyozon et voley la brezi. Zidore arouvet pri dau bovet ke fazé mina dè pa voley plyéka, inpûgné lou modzon pè lè kouarné, lè maillâ la tîça sin déchû dézot et lou kûtzè su plyéce. Lou bovet l'y a-z-à son afère; s'in dè in-d-alâ avuey dutré kou dè pi au ku, et n'a pa rè keminhy.

Kan bin lou grô Zidore yret yau kemin pâ yon, yret on to boum'infan, totèvi grahyâ, gâllâ, serves-sin et pa tzezagnyâ. Tzakon l'amavé et lou gabâvé.

To parey, oum'an ke Zidore yret akovintâ vè on grô paysan, sè trovâ avuey dou dzounou zighe ke s'yran betâ à lou tzezagnyâ, à lou fère inrèdgy. Tantou lè betâvan dè pey o bin dè pyèrètè din sè galoché, tantou lè fèchyvan dè kukârè o bin dau rêsson din son liy. Dè yâdzou, tzergyvan sa pupa avuey dè la pûra; kotîè kou Zidore trovâvé dè kou-kilyè din sè faté, o bin dè lemassé din sè pyin. Stau dou manify n'in fazan dè krueللè et dè totè lè kolâ.

A la fin dé fin, Zidore ke l'y avey gran tin tot-indourâ, l'y a fourney pè s'ingrindgy. Lou delon dè la bènichon, lè dou fassâyâ l'y vudyi la saleyre din sa soupa. In saillèssin du goutâ, Zidore sé va betâ dévan lou borni por atindre lè dou luron ke s'yran fey to by por alâ dantiy. Kan saillèssin dè la mézon, Zidore lè-z-akroûtzé pè shu lou kotzon et lè plyanté din lou not in lau tignin la tîça dézo l'intze. Kan son-z-à prau réfrèrchy, y lau di :

— Inke po vo lavâ la konhyne, se vo-z-in dey ouna, et po vo nètèyi la tîça dè voucé krounyè-z-idé.

Lé dou merlou son parti lau katchy et lau nètèyi, ma son pâ-z-alâ shu lou pon dè dâncé po lau ré-tzaudâ!

Djan-Dzatyè.

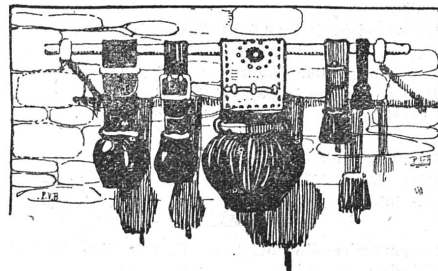
Pas possible! — Un militaire qui voulait se faire réformer, prétendait être myope.

— A preuve que je ne vous trompe pas, disait-il au médecin, c'est que je ne vois pas seulement les galons de ce caporal qui est là-bas!

Très clair. — Dis voir, papa. Qu'est-ce qu'un placement à fonds perdu?

— Suppose que tu prêtes deux sous à un camarade.

— Ah! bien... J'y suis!



L'HOMME SEUL



ETAIT la splendeur d'un soir d'été. Le lac, tout à l'heure rose, puis rouge, se fonçait encore maintenant, touche à touche, insensiblement. Au large, dans le scintillement d'un rais de lune sur l'eau violette, une barque où l'on chantait. Tout auprès, minuscules taches blanches, presque lumineuses, trois cygnes s'en allaient, savourant la chute du beau jour écoulé.

Les Alpes, ombre dans l'ombre, faisaient au tableau un fond majestueux, impressionnant un peu, mais sans rien de farouche; et, lointaines, les mille lumières de la ville donnaient, par contraste, un air de calme, une impression de douce solitude au coin de rive que Paul Rivaz avait devant les yeux.

C'est cet homme assis sur un roc et qui contemplant c'était lui, Paul Rivaz, le grand Rivaz.

A quoi rêvait-il, ce penseur? Goûtait-il la poésie de l'heure et la beauté du spectacle? Ou échaffaudait-il en son cerveau une de ces théories qui avaient fait de lui un des maîtres de la philosophie contemporaine? Qui, sauf lui, l'aurait pu dire?

Le front penché, le regard fixe, il restait là, sur le roc, sans bouger; il paraissait n'entendre pas le chant des rameurs, ni voir les trois cygnes nageant toujours de conserve vers le bord.

S'il pensait, le fruit de ses cogitations devait être bien amer; et, s'il rêvait, sa rêverie n'avait rien de gai: un pli vertical entre les deux sourcils; l'abaissement des commissures de ses lèvres; la fixité du regard; tout, dans sa physionomie, comme tout, dans l'affaissement de son corps, tout disait une profonde mélancolie et une grande lassitude.

Paul Rivaz, « l'homme fort », ainsi que le nommaient entre eux ses disciples et ses amis, le grand Rivaz était las, en effet, et se sentait faible. Sa solitude, cet isolement qu'il avait voulu pour étudier la vie de haut, en spectateur auquel les contingences ne peuvent rien, lui pesait ce soir d'été, pour la première fois, atrocement. Il souffrait. Dans son orgueil, de comprendre que sa pensée ne pouvait rien contre son malaise; dans son cœur, d'avoir méconnu le sentiment, en son âme qu'il avait voulu insensible et qui n'était, ce soir, que nostalgique et douloureuse.

L'homme fort, lui? Non. L'homme seul, irrémédiablement seul.

Il avait suffi d'un rien: deux amoureux rencontrés tout à l'heure, grisette et calicot, se contant fleurette sur la grève; il n'avait fallu que le passage devant ses yeux de ce bonheur qui, voilà longtemps, eût pu être le sien, pour déclencher le regret, ce tueur d'énergie et faire surgir, désenchanté et cruel, le souvenir.

S'il avait écouté son cœur, voilà combien? — trente ans, déjà, mon Dieu! — s'il avait entendu, s'il avait voulu entendre l'amour, l'entendre chanter, le reconnaître et l'accueillir, son existence n'aurait-elle pas été tout autre, plus belle, plus pleine.

plus féconde ? Car il avait aimé, jadis ; car il avait été aimé !

Fier de son œuvre ; persuadé qu'à elle seule il avait le droit de se donner, il avait refusé l'amour offert et tué l'amour qu'il sentait en lui.

Il avait lutté. Il avait vaincu. Il avait exalté son triomphe en des pages, les meilleures, peut-être, qu'il eût jamais écrites.

Fou !

Aujourd'hui, sa force lui paraissait inutile ; imbibé, le combat qui l'avait fait passer à côté du bonheur possible. Et son orgueil d'alors ! Ah ! il le reconnaissait, maintenant : de la vanité, rien autre que la sotte vanité d'être un cerveau et seulement un cerveau. Est-ce qu'on combat la nature ? Est-ce qu'on la nie quand, comme lui, on consacre toutes ses facultés à son étude et qu'on ambitionne de l'expliquer ?

Quelle misère ! Tout était fini, maintenant.

Par sa faute, il serait toujours, jusqu'à sa fin, l'homme seul, abominablement seul...

Paul se montra le poing à lui-même.

Les chants sur la barque s'étaient tus ; les cygnes avaient disparu.

Et le lac était d'un noir d'encre...

Paul pleura désespérément.

Sur lui-même.

C. Amstein.

Le contraire d'Aiglelet. — Extrait d'un journal américain :

« Un condamné à mort, dont l'état de santé, des plus précaires, donnait de vives inquiétudes à son entourage, vient de subir une opération très délicate à la prison de ***, où il est détenu. Son rétablissement ne faisant plus de doute, nous sommes en mesure d'annoncer qu'il sera très prochainement exécuté. »

Aiglelet, lui, tout aussi bien intentionné, tuait les moutons de son maître pour les empêcher de mourir de la clavelée.



LA VIEILLE PENDULE

J'EN veux à la mode, non-seulement parce qu'elle est toujours frivole et souvent ridicule, mais encore à cause de sa cruauté, car elle fait disparaître à la longue ces antiques ajustements et ces vieux meubles qui nous rappelaient les meilleurs amis et les beaux jours que nous eûmes. Quel cœur ne s'émue à l'aspect de ces costumes surannés que porteront de bons aïeux si pleins d'indulgence pour notre jeunesse, en revoyant ces vêtements d'excellentes grand-mères dont le premier métier fut de gâter leurs petits-enfants ! Hélas ! où furent reléguées ces larges et reluisantes armoires de noyer dans les flancs desquelles dormaient tant de friandises, qui laissaient s'échapper tant de joujoux de leurs mystérieux tiroirs ?

La mode ! l'impitoyable mode ! mieux encore que le temps et l'usage, a banni loin de nos regards ces objets vénérés chargés des plus rians souvenirs de notre enfance ; aussi, afin d'expier pour ma part, les outrages que notre dédain fait subir à ces muets témoins de notre première innocence, j'ai concentré sur l'un d'eux le respect qu'ils devraient tous inspirer à chacun de nous.

C'est une pendule : ses aiguilles ont vu fuir les heures si fortunées de mon bas âge, elles ont divisé ce temps dont chaque minute faisait naître pour moi un plaisir ou un espoir ; elles ont dirigé ma tendre mère dans la destination de ses journées si remplies de soins et de devoirs, jusqu'au moment terrible où elles marquèrent l'instant de sa mort. Cette pendule, d'un joli modèle, est por-

tée par un nègre qui tient d'une main son bâton, et de l'autre une lettre. Aussi, lorsque ma mère, retenue trop avant dans la nuit au sein de la société de ses amies dont elle faisait le charme, voulait échapper à leurs instances, elle avait coutume de leur dire : *Voulez-vous donc que mon petit nègre me gronde quand je rentrerai chez moi !...*

Hélas ! si j'ai pu jadis lui reprocher de sonner l'heure de l'école, de combien d'instantanés heureux ne me donna-t-elle pas aussi le signal !

Que de nobles cœurs ont cessé de battre près d'elle depuis soixante ans que son monotone tic-tac ne s'est point ralenti ; ce bruit fut le seul que mes parents entendirent durant les longues et cruelles insomnies qui précéderent leur fin ; et maintenant, il ne frappe point mon oreille sans me rappeler ces êtres chéris dont il accompagna et berça l'agonie ; je ne saurais contempler le cadran sans songer combien de fois il attira leurs regards, combien de fois il activa leur existence en leur indiquant les moments consacrés à remplir des devoirs religieux ou employés par eux à de bonnes œuvres.

Et toutefois, malgré les honorables antécédents qui recommandent à mes yeux ma vieille pendule, je ne pouvais la laver du reproche d'être antique que lui adressaient les partisans toujours si nombreux des modes nouvelles.

Où, je ne puis le nier, elle est antique, et ce défaut s'aggrave tous les jours davantage. Aussi nul n'a joué plus que moi à l'apparition du beau livre de M^{me} Beecher-Stowe, intitulé : *la Case de l'oncle Tom*. Cet éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation des esclaves noirs a jeté sur toute leur race un vernis d'intérêt et d'actualité dont paraît reluire le petit nègre de ma vieille pendule ; il me semble que son regard et sa pose se sont affermis, qu'il a pris un air d'assurance ; en un mot, qu'il s'est rajeuni au souffle de bienveillance générale qui carresse aujourd'hui les hommes de sa couleur ; et pour ajouter encore, s'il est possible, à la faveur dont les circonstances momentanées l'environnent et en prolonger l'heureux effet, je viens de baptiser mon vieux cartel : *La pendule de l'oncle Tom*.

J. Petit-Senn.

Quelques dictons.

Ce sont ceux qui commandent qui font le moins de bruit.

Moins on est intelligent, plus on croit l'être, pour l'excellente raison qu'on a plus de mal à se rendre compte qu'on ne l'est pas.

L'esprit est une arme dont on doit se servir pour se défendre et non pour attaquer.

IL A SONNÉ NEUF !..

MADAME Zélie est une brave femme de la campagne, qui, des suites d'un accident, a perdu son appendice nasal. A l'occasion d'une visite à la capitale lors du Comptoir d'échantillons, son mari lui fit faire un nez postiche se rapprochant assez du naturel.

M^{me} Zélie, venant très rarement à Lausanne, voulut faire d'une pierre deux coups et rester un jour de plus pour visiter un peu la ville. Le soir, alors qu'elle traversait en compagnie de son époux, sur le pont Bessières, elle entendit le guet qui criait du haut du beffroi :

« Elle a son nez neuf ! Elle a son nez neuf !... »

— Tiens ! dit-elle à son mari, cette poison d'homme m'a reconnue du haut de la tour... et de nuit encore !...

Aussi se hâta-t-elle d'enlever son nez, de le mettre dans sa poche, et de rentrer chez elle, indignée, et par le dernier train. O. D.

Au bon vieux temps des milices. — Le commissaire des guerres d'un canton voisin ayant à distribuer des règlements à des officiers appelés à un service fédéral, retrouva dans ses archives un assez grand nombre d'exemplaires du règlement de 1859, parfaitement propres et bien conservés. Il pensa que ce serait faire acte de prodigalité que de ne pas les utiliser et il les distribua.

Un des officiers fit observer au commissaire qu'il existait un règlement plus récent.

— Prenez toujours celui-ci, répliqua-t-il. Quand il sera épuisé on vous donnera la nouvelle édition.



TABLEAUX VILLAGEOIS

III

L'ENFANT

L'enfant que nous avons grandira dans la ferme, — la grande ferme où ont vécu tous ceux de notre race.

Il sera paysan ; il portera la blouse et gardera les vaches, dans les grands prés humides de rosée et fleuris de colchiques.

Il fera un grand feu pour réchauffer ses doigts engourdis par le vent d'automne.

Il cuira des fruits sur la braise, et tout autour de lui les vaches brouteront la dernière herbe en agitant leurs sonnailles.

Le soir, il rentrera à la maison, faisant claquer son fouet, pour chasser le troupeau qui lentement rentre à l'étable.

Et puis, il grandira.

Le matin, il traiera les vaches avec le domestique ;

il s'en ira aux champs,

il fauchera

les foins, les moissons, les regains.

Il fera son service militaire comme guide, dragon ou mitrailleur.

Et quand il reviendra,

en le verra passer,

droit, sur son beau cheval,

le sabre au côté et les bottes luisantes avec des éperons.

Son visage,

bronzé sous le képi à gourmette d'argent,

sourira de bonheur dès qu'il apercevra

la ferme

et ses parents qui l'attendent

sur le seuil de la porte,

près du grand peuplier

dont l'ombre droite barre toute la route.

Lorsque nous serons vieux

tous les deux,

il nous remplacera pour diriger

le grand domaine.

Comme nous, il aimera ;

il aura des enfants qui seront,

de notre vieillesse,

la joie et le bonheur

quand, assis au soleil,

nous les verrons courir,

aller, venir et grimper

jusque sur nos genoux.

Jean des Sapins.

LE NOUVEAU CAPITAINE

LA ... compagnie du bataillon .. de landsturm passe l'inspection d'armes ; à cette occasion, elle fait connaissance de son nouveau capitaine, un bel officier de grande taille et « présentant très bien », comme on lit dans les offres de mariage.

— Hein, Charles ! on n'aura pas honte de notre capitaine ! quel beau type ! Ma foi, y doit être rudement solide.

— Je te crois, mon vieux Gaspard, y n'est au moins pas comme celui de la 4, qui est tellement petit qu'y doit monter sur un tabouret pour se gratter la tête ! O. D.

Méfiance. — Une dame rentre au logis, après plusieurs courses en ville :

— Mon chéri, j'ai réussi à l'épargner cinquante francs de dépenses aujourd'hui.

Monsieur inquiet. — En t'achetant quoi ?...

La bonne âme. — Le Curé. — Ne dites pas de mal de votre voisine.

La Paroissienne. — Je m'en garderai bien, monsieur le curé, mais j'aurai du mérite, car vraiment, quelle harpie, quelle mauvaise langue, quelle mégère !